

LA VOUTE DE ROISSY N'ETAIT PAS ROMAINE

Lorsqu'un édifice emblématique tue, dans un pays riche et en paix, cela pose un sérieux problème à tous: aux décideurs, aux concepteurs et aux constructeurs.

On nous dit que pour la voûte de Roissy, tout avait été fait, que rien n'avait été laissé au hasard.

Alors, responsable mais pas coupable?

Il n'est peut-être pas inutile de saisir l'occasion de ce drame humain pour que chacun des architectes concepteurs d'ouvrages publics se pose à nouveau quelques questions sur le rôle de notre profession et sur les rapports qu'elle entretient avec celle des ingénieurs.

Nous faisons bien-sûr partie d'une chaîne complexe d'intervenants dans laquelle chacun tient une place bien précise et rigoureusement encadrée par le législateur: le maître d'ouvrage (le client), le programmiste (celui qui formule les besoins du client), l'architecte et son équipe (qui conçoit le projet), les ingénieurs et leurs bureaux d'études (qui calculent), les bureaux de contrôle (qui vérifient) et enfin les entreprises de construction (qui bâtissent).

En théorie, ce processus de taylorisation des tâches doit garantir aux pouvoirs publics que l'ouvrage sera construit dans les délais, dans les coûts et en accord parfait avec toutes les réglementations en vigueur (législatives, techniques, scientifiques, économiques).

Le drame de l'écroulement de Roissy met à terre cette croyance. Il relativise également une fameuse anecdote qui circulait dans le milieu des architectes des années 90 lorsque Renzo Piano, l'architecte du Centre Georges Pompidou, avait déclaré durant le jury du Centre de Conférences Internationales à propos du projet lauréat: « *...avec votre système de maîtrise d'ouvrage, vous les français, vous pouvez construire n'importe quelle image...même celle-ci...* ».

Et la question est bien celle-là: les bâtiments publics, aussi prestigieux soient-ils, sont-ils des images à bâtir, aussi séduisantes soient-elles? La fonction de l'architecture institutionnelle est-elle de nous projeter dans le monde délicieux et glacé des villes modélisées de Blade Runner ou de La Guerre des Etoiles? Les architectes peuvent-ils faire autrement que cautionner la mise en oeuvre de clips artificiels?

Apparemment, les ingénieurs du terminal 2E étaient convaincus qu'un aéroport doit ressembler à l'un de ces clips: du verre et encore du verre, beaucoup de climatisation, une profusion de formes courbes aussi gigantesques que les plus belles cages thoraciques des premiers dinosaures, des portées considérables, des coûts colossaux, au moment où l'état prêche économies et réductions des budgets. Et quand il y a du béton, il faut bien entendu qu'il soit fin et minimal, qu'il soit « léger », qu'il travaille en traction alors que chaque architecte sait que c'est en compression que ce matériau travaille le plus logiquement.

La voûte de Roissy est l'emblème de beaucoup de paradoxes que ne renierait pas l'ancienne Ecole des Beaux-Arts, pourtant interdite à l'époque aux ingénieurs.

On parlait alors de « partis architecturaux ». On argumente aujourd'hui dans des termes plus élégants, et paraît-il métaphoriques: challenges technologiques, voiles transparents, lames de verre, toitures transparentes, espaces immatériels, enveloppes invisibles. Au final, mis à part un vocabulaire prétentieux et abscons, ces délires solitaires produisent des décors frêles, toc et dangereux.

Les ingénieurs de l'école polytechnique ou de l'école des travaux publics, définis avant 68 comme « les ennemis du beau », seraient-ils devenus les meilleurs défenseurs d'un nouvel art de construire, certes technologique, mais il faut le dire très pompier.

On nous répondra qu'à chaque période de son histoire, l'architecture a su imposer ses propres défis techniques. Que par exemple, les architectes Severus et Celer, contemporains de Néron et auteurs de la Domus Aurea, ont perfectionné les performances des voûtes. Tacite nous le dit: « *...ils avaient le talent et l'audace d'essayer par la technique même ce que la nature refuse et se jouaient des ressources du prince...* ». Mais cette audace, qui nous est parvenue pratiquement intacte, semble procéder d'une autre logique, d'un bon sens, d'une rigueur que l'ingénierie dominatrice semble aujourd'hui avoir oublié.

Il ne s'agit pas de nier l'apport indéniable des techniques les plus modernes qui jalonnent l'histoire de l'architecture. Il s'agit de « calmer le jeu », de procéder à la relecture de quelques invariants d'une discipline assumée par les seuls architectes: le mur, la colonne, la poutre, la pesanteur, l'ouverture, la proportion, la lumière.

De nous souvenir, par exemple, qu'une voûte est une forme auto-stable, à la seule condition qu'elle soit pleine et intègre.

Qu'une voûte constitue un espace intérieur linéaire qu'il faut longer et non pas transpercer.

Que si l'on souhaite bâtir des voûtes selon deux axes perpendiculaires, il est difficile de faire mieux que la croisée d'ogives gothique ou que les toitures sublimes de Louis Kahn.

D'affirmer, après des décennies de culpabilité et d'auto-flagellation, que l'architecture est l'affaire des architectes, à la condition de renouer avec les règles qui fondent notre métier: mesure, solidité et beauté.

On produit les vins selon deux grandes méthodes: le cépage ou le terroir.

Le cépage, très en vogue, produit des vins légers, plats, mais facilement mondialisables. Le terroir, plus exigeant, parce qu'il demande la connaissance d'un lieu et d'une méthode, produit des vins bons et rassurants.

Il appartient à chacun de dresser sa table.